



CULTURE



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Le gentleman-métaphysicien

Notre ami Philippe Barthelet met un point final à son grand *Roman de la langue*. L'occasion d'en savoir un peu plus sur ce philosophe atypique qui tutoie les anges...

Par Olivier Maulin

La rédaction de *Valeurs actuelles* compte certains amoureux du livre, et d'autres, même, qui les dévorent. C'est le cas de ces deux petites souris qui peu avant Noël ont élu domicile dans le bureau de la culture où elles ont trouvé pour mille ans de provisions. « *La reproduction des souris étant ce qu'elle est, attendez-vous à 30 000 souris dans trois ans* », nous a froidement annoncé un professionnel avant de présenter ses tarifs. Un voile de tristesse est passé devant

les yeux de Philippe Barthelet quand nous lui avons annoncé qu'il fallait bien se résoudre à nourrir nos deux petits hôtes de quelques friandises empoisonnées, sous peine de voir la culture s'effondrer. Lui était plutôt partant pour leur offrir un bol de lait. Et leur laisser la jouissance de toute la production littéraire actuelle.

Non qu'il ait une quelconque hostilité contre cette production, mais elle ne l'intéresse pas et, sauf exception, il ne la lit pas. Certains diront qu'il est

enfermé dans sa tour d'ivoire. D'autres, plus prosaïquement, qu'"il est ailleurs". Lui considère simplement qu'il ne sert à rien de courir après l'époque, ni même de lui cogner dessus, et qu'il faut « *faire, quand plus rien ne va, comme si tout allait encore* », selon la définition que Jean Prévost donnait du stoïcisme. Faire comme si l'effondrement n'avait pas eu lieu, comme si le monde était toujours peuplé d'humains. Non par déni (sur ce point, notre homme est sans illusions), mais pour rester concentré sur l'essentiel, pour ne pas perdre de vue les vérités ultimes, pour témoigner qu'une vie de l'esprit existe encore, et pour transmettre ce qui peut l'être. « *Quand je veux savoir les dernières nouvelles, je lis saint Paul* », pourrait-il dire avec Léon Bloy. Philippe Barthelet est une sorte d'antijournaliste, il en faut au moins un dans un journal : c'est par lui qu'un peu de métaphysique pénètre dans nos colonnes.

Depuis vingt ans, il tient sa chronique sur "l'esprit des mots", agaçant certains esprits pratiques qui ne voient pas l'utilité de "couper les cheveux en



quatre”, enchantant le plus souvent ceux qui ont compris que la langue est la mère des batailles et que son bon usage conditionne la possibilité de peser sur la réalité du monde. C’est dans ce même esprit, avec cette même concision, cette même capacité d’aller à l’essentiel, sans bavardage, que, durant toutes ces années, il a bâti une œuvre atypique et élégante, le *Roman de la langue*, dont paraît aujourd’hui, après *l’Étrangleur de perroquets*, *Baralipions*, *l’Olifant*, *Fouforêt*, *Salut aux bêtes sauvages* et *Tulipes d’orage*, le dernier épisode: *Vert dragon*.

« *La langue est le plus étrange des pays natals*, écrit-il en guise d’envoi, *on la connaît d’avance, par cœur; il reste à la découvrir en l’explorant, et l’explorateur ne se distingue pas du pays qu’il explore ni de l’instrument de son exploration...* » Par définition, la langue mène à tout, aux cornes de Moïse, aux Aroumains, aux slogans des entreprises de téléphonie, à la langue de bois, aux règles complexes de la typographie, et bien sûr aux écrivains et à l’instinct qu’ils ont de cette langue. Si le système des temps grammaticaux est pareil à une boîte de vitesses, comme le croit Jean Echenoz, le bon conducteur n’est pas nécessairement bon mécanicien, souligne Barthelet, pour qui « *savoir conduire, et le savoir d’instinct, est peut-être ce qui justement distingue un écrivain de quelqu’un qui ne le sera pas* ».

Sur la question politique, il cultive les paradoxes

On l’aura compris, cette exploration buissonnière de la langue est empirique, sinon pratique: « *La grammaire est un merveilleux code de la route: au lieu d’être fixées a priori dans l’abstraction théorique, ses règles se dégagent, après coup, de la conduite des écrivains* », ajoute en effet notre explorateur, parachevant sa parabole routière.

C’est paradoxalement le droit, lequel repose tout entier sur la qualification, qui lui a donné ce souci de la langue. Le jeune homme l’a étudié avant de

passer à la philosophie, à la Sorbonne, avec Pierre Boutang, présenté à lui par celui qui a probablement le plus compté dans sa vie intellectuelle: Gustave Thibon. À 17 ans, ébloui par l’œuvre du philosophe âgé de 70 ans, le jeune homme prend son courage à deux mains et lui écrit de son Jura natal. Contre toute attente, Thibon lui répond. Deux ans plus tard, ils se rencontrent et ne se quitteront plus jusqu’à sa mort, partageant le même amour de la pensée hors des sentiers battus, et de la poésie. Barthelet a en quelque sorte payé sa dette vis-à-vis de son “maître” avec ses magnifiques entretiens parus en 1988, qui font aujourd’hui figure de classique.

Ces vieux royalistes lui ont-ils transmis leur conviction monarchiste? Sur la question politique, Barthelet cultive les paradoxes. « *Gaulliste tendance OAS* », s’est-il présenté à la Fondation Charles-de-Gaulle le jour de son intronisation! Mais parfois, c’est « *gaulliste d’extrême gauche* »! Il a d’ailleurs conseillé Michel Jobert lorsque celui-ci exerça le poste de ministre du Commerce extérieur entre 1981 et 1983. Pour compliquer un peu les choses, ce catholique est très attaché au principe royal tout en étant opposé au nationalisme et à Maurras, ce « *jacobin blanc* », comme il le qualifie après Thibon. Quant à la République et à la nation, il lui suffit de rappeler que la place du deuxième nom s’est appelée “place du Trône-Renversé” après le 10 août 1792 pour que la messe soit dite à ce sujet.

« *Qu’un homme de cette trempe n’ait pas de poste à l’Université en dit long sur l’époque* », nous a un jour confié son éditeur Pierre-Guillaume de Roux. Encore faudrait-il que Barthelet y ait consenti! Après des travaux sur Alain de Lille, un théologien du XII^e siècle, et Ernst Jünger, il a caressé l’idée d’un doctorat à Cambridge avant de renoncer, faute d’argent, et de s’éloigner de l’Université. Mais l’histoire a de la ressource: devenu un grand connaisseur de Joseph de Maistre dont il coordonna

un “Dossier H” (*L’Âge d’homme*, 2005), il était en effet invité en 2008 par cette même université de Cambridge à participer à un colloque sur Joseph de Maistre, puis à un autre sur l’abbé Raynal, un troisième sur les “platoniciens de Cambridge”, avant de se voir confier en 2019 l’organisation d’un grand colloque sur la monarchie. Voici donc notre “*gentleman scholar*” (que notre français traduit tristement par “chercheur indépendant”) progressivement happé par les Anglais... Pourvu qu’il n’en oublie pas sa langue! ●